

Un langage quotidien

Cher Michel Caserta,

Lorsque vous m'avez demandé d'écrire... j'ai été très inquiète. Comme toujours, lorsque je dois par des mots couchés sur le papier, exprimer ce que je vis dans mon corps ; et j'ai essayé de comprendre pourquoi je danse et pourquoi je n'écris pas...

En effet, le mot étalé sur la feuille de papier reste là, à jamais identique alors que le mouvement s'allie au fugitif de l'instant. Il n'est jamais deux fois semblable, il vibre de tout ce qui l'entoure, il a la douceur, la profondeur ou la violence de l'émotion qui le fait naître. Le discours écrit a un côté définitif qui ne reprend vie que plus tard par celui qui le lit... Or, la danse, elle, n'est-elle pas un échange direct comme la vie ?

Et quand on nous demande, qu'est-ce que la danse contemporaine ? question mille fois et mille fois reposée... Ne peut-on répondre que "c'est un homme ordinaire qui danse, ce n'est pas un être à part, nommé danseur, qui, s'il en a l'élégance et la beauté, en a également l'uniforme..."

Quotidiennement, le geste précède toujours la parole et combien dans les rapports humains, certains silences, riches de tout le poids de la présence corporelle, sont-ils plus chargés de signification que des mots savamment distillés.

Mais, voilà, il faut que cette "présence corporelle" soit. N'est-ce pas justement la beauté de cette danse née dans l'éclatement général du XXème siècle que de, permettre aux danseurs actuels de trouver leur langage personnel — langage qui se doit d'être incisif et émouvant comme tout ce qui est vrai — langage qui, par sa simplicité, devrait nous rapprocher de tous les hommes quels qu'ils soient.

Quand J.L. Barrault dit :

"Danser c'est découvrir avec son corps l'essence, l'âme de la vie. C'est entrer en communication physique avec la liberté."

Je pense qu'il résume, là, le désir de la jeunesse actuelle.

Mais la liberté ne signifie pas faire n'importe quoi et un être libéré est un être en pleine possession de ses moyens, n'est-ce pas ?

Il nous faut être très vigilants et ne pas oublier qu'un corps est vivant donc expressif quand il est réveillé et que ce n'est pas d'accoler des formes ou

des techniques élaborées sur un corps inconscient qui le réveillera, on ne fait que du replâtrage. Il faut aller chercher au profond de nous-même le monde merveilleux que nous captions dans notre corps, en prendre conscience tout d'abord et ensuite développer ces possibilités qui restent souvent mortes parce que nous ne leur donnons pas l'occasion de naître. Il ne faut pas avoir peur de cette plongée sous-marine, il ne faut pas refuser le travail que cette maîtrise représente.

Et si nous sommes découragés, alors il nous suffit d'aller quémander auprès de ceux qui par leurs recherches et leur science, nous ont tracé le chemin difficile de la liberté, qu'ils se nomment Doris Humphrey, Ted Shaw, Laban, Wigman, Dalcroze et toute l'équipe d'Hellereau, Duncan et plus avant Delsarte, Léonard de Vinci, Noverre...

Si nous voulons garder sa force et sa beauté à la danse contemporaine, il nous faut faire attention à ne pas créer de nouveaux stéréotypes, mais il nous faut surtout, comme le disait Noverre, "ne pas nous éviter".

Les ateliers sur la respiration ne servent à rien s'il n'y a pas d'air sur la scène quand on danse...

Pourquoi avoir un langage personnel si l'on a peur de soi ?

Soyons nous-mêmes, l'humanité dansante avec ses joies et ses peines... ne gommons rien...

Mais vous m'aviez demandé de parler "d'animation"...

Voyez-vous, je pense que là aussi, il n'y a pas de recettes et que ce n'est sûrement pas d'établir des horaires précis où quelques „spécialistes" rencontrent des "non initiés" pour leur démontrer la splendeur de leur Art qui peut "animer" quoi que ce soit.

Animer, c'est donner la vie et si nous, danseurs, arrêtons de nous "regarder danser" pour, enfin, "être dans notre danse" à l'instant précis où nous l'accomplissons, alors tout le monde aura envie "d'entrer dans la danse" avec nous.

Et je suis sûre que par cette nouvelle Biennale, beaucoup de gens entreront dans la danse. En tout cas, c'est à nous de jouer.

François DUPUY
des Ballets Modernes de Paris
Rennes 20 février 1981